

LA COLONISATION, « FORCE EXTERNE »

par Rolande BONNAIN-MOERDIJK

Revue du Tiers - Monde
Année 1972

PAU8-
434

Les lignes qui vont suivre ne sont que l'instantané des recherches en cours, à la fin de l'année scolaire 1970-1971. Que le lecteur ne s'étonne ni de la schématisation de la pensée, ni des lacunes importantes. Néanmoins, il a semblé au groupe nécessaire de les publier afin de donner une idée plus complète de la direction du travail commun.

Objet de la recherche. — L'étude des sous-espaces dépendants et leur relation avec les pôles dominants du système économique mondial, qui est l'objet de notre recherche doivent nous amener à une typologie dans les modes d'application et d'exploitation de l'espace. Plus précisément, cette année, nous allons examiner les forces externes à ces sous-espaces dépendants qui ont modifié l'équilibre socio-culturel de ces espaces.

Les sous-systèmes de colonisation

Parmi les variables composantes de ces forces externes, nous avons retenu comme objet d'étude les sous-systèmes de colonisation, sous-systèmes variant avec les époques et les espaces. Comment pouvons-nous déjà affirmer qu'il y a eu sous-système ? Il y a bien une activité sociale, distincte et spécifique qui va de la conquête par les armes, à l'administration en fonction de maintenir les situations d'inégalité entre exploitants et exploités. Nous trouverions bien des objets correspondants à cette activité, des situations bien déterminées par le rapport entre les activités. On ne peut dissocier le fonctionnaire colonial et l'appareil mis en place, le commerçant de la traite, le tout lié ensemble dans cette activité. Il n'est pas possible de séparer les institutions et les organisations, celles-là légalisant celles-ci, l'institution opérant et prenant appui sur l'organisation qui affecte elle-même l'activité sociale. Tout ceci menant à la constitution de hiérarchies différentes de celles constituées avant la colonisation. Enfin, nous rencontrerons les textes qui assurent la communication de l'activité, la participation aux mesures qui l'organisent et affirment l'influence et l'autorité des institutions correspondantes. C'est ici, que nous trouverons les

nombreux statuts, pactes, traités coloniaux, y compris la littérature héroïque sur les découvertes et les guerres de pacification coloniale.

Ce travail ne pouvait donc se faire qu'à une macro-échelle. Néanmoins, le champ de l'étude s'est révélé dès le départ au groupe de recherche tout entier comme beaucoup trop vaste pour ne pas nécessiter une démarche heuristique dont les historiens nous ont fourni le canevas (1) et dont nous serons amené à vérifier la valeur opérationnelle. La périodisation qu'ils nous ont présentée est construite à partir des données de l'histoire économique. En quoi peut-elle nous convenir dans notre recherche ? Les formes qu'a prises la colonisation au cours des périodes ont varié selon les modes de production et les types d'économie prédominants : orientation vers telle ou telle doctrine économique, tel secteur de production, telles formes de rapports de production. Et, en cela, nous recoupons le champ d'étude des historiens.

A chaque mode de production dominant correspondent une idéologie et un appareil juridico-politique associé à un appareil d'Etat qui lui permettent de se développer de façon maximale. Avec les innovations techniques, le développement des nouveaux modes de production, on assiste à l'arrivée au pouvoir ou plutôt la volonté d'y arriver dans de nouvelles classes possédant le pouvoir économique et la constitution de nouveaux rapports de production.

Evidemment, les changements ne sont pas aussi mécaniques. Mais retenons tout de même l'exemple de l'influence de la révolution technique anglaise qui rend caduc le système colonial ancien. Et aussi, vers 1880-1885, la prise de conscience de la nécessité de mobiliser toutes les forces de production pour arriver aux profits maximaux associée à l'existence des nouvelles formes productives qui vont provoquer l'effondrement des systèmes anciens de domination.

Enfin, si comme nous l'avons vu, la périodisation est importante tant localement pour définir les conditions existantes à l'échelle mondiale (car la colonisation est un phénomène mondial), que chronologiquement signifiante, il ne nous faudra pas négliger au profit de la reconnaissance des relations d'inégalité aboutissant aux situations actuelles, l'étude des structures de ces relations et de leurs rapports avec la succession des différents types de relations.

Le passage d'un sous-système à un autre n'est pas fortuit. Il va y avoir changement dès que l'un des éléments suivants va être modifié et je cite ici seulement quelques termes que nous verrons en détail dans nos études de cas :

- la structure politique de l'Etat-pôle et ses rapports avec la bourgeoisie bancaire et commerçante. Il est très important de savoir si celle-ci peut jouer un rôle déterminant dans la politique du pays;
- les idéologies existantes;
- les mentalités dominantes;

(1) Voir S. ALONSO et E. MEYER, Pôles d'influences et espaces dépendants, *supra*, p. 329.

- les structures sociales du pôle et du sous-espace intéressé;
- l'orientation et les choix de l'économie;
- les réseaux et les moyens de communications.

La colonisation territoriale et politique de l'Amérique latine, par exemple, n'aurait pas été possible avant la Renaissance et l'arrivée d'un type d'homme libéré des contraintes communautaires médiévales qui cherche à se réaliser individuellement et que la richesse va aider dans cette fin.

Le passage d'un sous-système à un autre se fait toujours selon le schéma de l'échappement de la périphérie au centre.

Deuxième aspect de notre recherche, nous étudierons également la colonisation sous l'angle de la diffusion des innovations, la colonisation étant à la fois le véhicule et le contenu de l'innovation, pour les sous-espaces dépendants. La matérialisation des forces externes s'inscrit en formes coercitives, en modèles d'exploitation et de consommation matérielle et culturelle et de communication. L'étude de la diffusion des innovations va donc nous servir de deuxième guide de lecture de cette histoire de la constitution des sous-espaces dépendants.

Avant d'aller plus loin, remarquons que, si la colonisation peut être étudiée par le biais de l'étude des innovations, on ne peut pas dire que c'est une innovation en elle-même. Elle est porteuse d'innovations techniques, organisationnelles, idéologiques, et ces innovations sont externes et non provoquées par un besoin inhérent au pays sur lequel elles s'exercent. Alors que généralement une innovation doit être ressentie comme une nécessité pour être adoptée par le système auquel elle s'adresse et s'intégrer dans les forces productives existantes. La colonisation peut prendre les formes diverses et donc des véhicules différents. Parmi les formes, citons le commerce, l'armée, l'administration, la scolarisation, le travail forcé, etc., chaque forme sécrétant sa propre structure pour assurer son existence et sa pérennité.

Enfin, nous tenons à prévenir que c'est seulement à partir de l'année prochaine que nous allons étudier, à partir d'études de cas, les transformations sociales profondes résultant des actions des forces externes et des nouvelles conditions économiques et politiques nées, mais par contre nous mentionnerons aussi souvent que possible les effets directs de la colonisation dans les relations dominants/dominés.

L'innovation et ses mécanismes

L'étude de la diffusion des innovations peut être considérée comme une nouvelle forme d'étude du changement social. Est innovation, toute idée, tout organisme, toute technique nouvelle. C'est donc sous un triple aspect que cette

recherche se présente : le message transmis, le véhicule utilisé, le réseau emprunté ou créé à cette occasion. La démarche épistémologique est donc bien différente de celle des sociologues et anthropologues. La société n'est plus décrite comme un être décidant, mais l'étude se porte sur les formes et la transmission du changement.

Existe-t-il un (des) système(s) de diffusion des innovations ? Certes, ils sont fonction de l'infrastructure technologique, évoluant parallèlement avec elle, comme nous allons le voir plus loin.

Le premier modèle peut être comparé au système solaire. Les innovations se diffusent du centre vers la périphérie. Elles viennent obligatoirement du centre. Nous serons alors amenés à nous poser les questions suivantes :

- quelles sont les ressources du centre (il est bien entendu que ce qui est diffusé est une idée ou une technique ou bien encore une organisation celle-là appuyant celle-ci) ?
- quelle énergie doit-il dépenser pour faire parvenir son message ?
- quelles sont les résistances à l'application de ce message ?
- quelle est la nature des relations entre le centre et la périphérie ainsi que les points d'impacts, et la longueur des rayons ?

Deuxième niveau. Quelle est la capacité du centre de recevoir les réponses en *feed back* et de s'adapter suivant le type de réponse. Ceci est important puisqu'elle montre les possibilités au système de fonctionner et non de se rompre sous la charge de réponses non prévues.

Ce modèle présente deux variantes :

- le centre se déplace, transporte son message et crée de nouvelles périphéries où il va ; exemple : le marchand, l'agronome, le révolutionnaire, le fonctionnaire ;
- la périphérie se déplace vers le centre afin de chercher le message dispensé : c'est le cas de l'étudiant africain qui va faire ses études à Paris, des nombreuses écoles de cadres indigènes qui s'installent dans la métropole.

Dans le premier cas, le message se présente sous forme d'actions, dans le second, on se déplace vers un savoir. Ne confondons pas information et innovation. L'innovation est le contenu moteur actif de l'information.

Le système peut se rompre quand la charge est trop lourde c'est-à-dire quand l'innovation est trop importante.

Nous arrivons maintenant aux points qui nous intéressent le plus dans notre étude des forces externes. Le système peut être reproduit. On répète le centre originel. Le centre nouveau est un ancien point de la périphérie. C'est le principe de l'organisation de la conquête romaine. C'est aussi le phénomène qui se produit autour des comptoirs, puis autour des villes coloniales centra-

lisant les services qui représentent la métropole. Il va y avoir alors distinction des fonctions. Les centres secondaires vont prendre en charge la technologie, l'administration ; le centre primaire, lui, sécrète de nouvelles fonctions qui sont principalement d'entraînement, d'initiation, d'organisation du système global. Il n'y a plus de problème d'énergie nécessaire puisque les centres secondaires font relais. Ceci dans le cas d'une information lente et ponctuelle comme jusqu'à la fin du XIX^e siècle. A ce moment l'information devenant instantanée, tous les centres autres que l'initial deviennent secondaires.

Les réseaux peuvent donc être économiques, politiques, juridiques, avec pour conséquence à notre époque une tendance à la concentration dans les capitales. C'est à la fin du XIX^e siècle que nous assistons à une floraison de centres qui ont pour origine l'expansion industrielle.

Prenons l'exemple de l'Angleterre et de ses colonies. L'impérialisme britannique est rendu possible dans son expansion territoriale, car le réseau administratif est jouté de réseaux scolaire, missionnaire, militaire, technologique qui diffusent le même message, celui de la supériorité britannique. C'est pourquoi souvent la colonisation, la modernisation, l'urbanisation, l'industrialisation sont confondus dans les études : ces différents types de messages possédant la même structure communicationnelle et les mêmes véhicules : les colonisateurs. Les quatre réseaux vont offrir des conflits semblables, la périphérie cherchant à échapper au contrôle du centre. C'est ce que nous voyons dans les rapports métropole-colonie, centre-région, centre directeur-branche industrielle, église-hérésie, etc.

C'est ce qui explique aussi les différences de vocabulaire, la créativité ou la libération de la périphérie étant pour le centre déviation.

Les conditions objectives de la périphérie ne sont pas perçues correctement par le centre.

Le modèle a donc un développement dans le temps qui va de sa création à son éclatement de par la force centrifuge et dont la rigidité en matière d'adaptation du centre aux réformes de la périphérie est en partie cause.

Comment le système peut-il essayer de se perpétuer : en changeant le message tout en conservant le réseau de communication : la coopération entre métropole et ex-colonies remplace le pacte colonial.

La situation actuelle est totalement différente comme nous l'avons vu, à cause de l'immédiateté de l'information. Les groupes sociaux se réfèrent à d'autres groupes sociaux similaires. Voir les mouvements d'étudiants en Amérique en 1968, les coups d'Etats nationalistes en Amérique latine à mettre en parallèle avec les révolutions de gauche.

Au système solaire à *leadership* unique, diffusant uniquement un produit, une technique, une organisation, se substituent des systèmes plurinucléaires dont le message est le système fonctionnel total de pensée et d'action.

D'après ce que nous venons de décrire, on voit immédiatement que l'affirmation des historiens de notre groupe, à propos des phénomènes de polarisation et de leur lieu géographique privilégié est la ville « accélérateur du temps entier de l'histoire » (F. Braudel). La ville, facteur de bouleversement puisqu'elle signifie l'entrée de l'histoire dans des sociétés où elle n'existait pas ou sous une forme différente de l'occidentale. La ville qui concentre les véhicules de l'information : colons, fonctionnaires, commerçants, militaires. La ville, modèle de production et de consommation, ordonnateur du système, mais message en elle-même. Ordinateur fragile de l'espace, elle dépend entièrement de l'état du réseau communicationnel et de la charge supportée par ce réseau qui menace de le faire éclater, ce que J. Chesneaux formule ainsi : « l'intensification des biens de dépendances économique et financière avec la métropole a eu comme contrepartie la fragilité croissante des économies coloniales ».

L'étude de la diffusion de l'innovation peut être aussi étude du changement nécessaire à la survie. C'est le cas des innovations internes en matière d'agriculture, de régime foncier, etc. Ce n'est pas le cas ici, la colonisation étant par définition une composante des forces externes.

Quels sont les mécanismes du changement social ? Etant admis que la culture est la forme de la communication, tout changement brutal intervenant soit dans les techniques, soit dans les structures sociales et économiques va bouleverser complètement les données du champ social. Dans chaque ordre de données, tout fait n'est que la réalisation d'une possibilité définie au niveau typologique et que cette réalisation trouve sa raison d'être en un autre ordre ; exemple : la famille patriarcale est liée au mode de production agricole. Ce qui semble évident dès qu'il s'agit de bouleversement direct dans les données sociales et économiques n'est pas reconnu comme tel dès qu'il s'agit de nouvelles modalités techniques des conduites.

La culture est composée de modèles de conduites formelles (1) qui se constituent à partir des traditions et qui s'affirment par le biais de la pression sociale, conduites autour desquelles il peut y avoir des adaptations informelles selon les circonstances, conduites renforcées par une série de propriétés techniques. Le changement est un processus circulaire complexe et les changements formels et techniques ne se font pas à la même cadence, source d'une certaine anxiété : par exemple, la place de la femme dans les forces productives actuelles ne correspond plus au statut légal en vigueur qui date de Napoléon pour la plus grande partie. Les nouvelles méthodes d'irrigation dans le Haut-Atlas rendront caduque toute une organisation basée sur des traditions séculaires combinant le statut communautaire et les poussées individuelles,

(1) E. W. HULL, *The silent language*, 1959.

l'organisation communale et agnatique. Précisons un autre exemple qui confirmera ce point important. Forcer un Africain à parler la langue de son colonisateur ce n'est pas seulement lui faire accepter un véhicule neutre pour sa pensée, c'est le forcer à entrer dans une tradition millénaire qui n'est pas la sienne, qui lui donne une explication idéologique dans sa théorie même, du monde dans lequel il vit et qu'il veut décrire (1).

Même quand le contact entre deux cultures n'est pas brutal, il se passe toujours ces phénomènes de désagrégation, de désaccordement, de perte de signification d'une des cultures. Mais ceci est le champ de l'étude de l'acculturation.

Les formes qu'a prises la colonisation depuis le xv^e siècle ont été multiples et nous essaierons de voir leur rapport avec les sociétés sur lesquelles elles se sont exercées. Etymologiquement, comme nous le rappelle H. Brunschwig (2), les colons sont ceux qui s'expatrient pour aller cultiver des terres vacantes, qui s'organisent spatialement et restent en étroit contact avec la métropole. Les factoreries, les comptoirs, autre forme de colonisation, ponctuelle celle-ci, présentent en commun, la notion de discontinuité géographique entre le pays d'origine des colons, et le lieu de leur installation, qui va persister tout au long de l'histoire. Autre trait caractérisant celui-ci : les relations globales et individuelles entre les nouveaux arrivants et les indigènes. C'est le rapport inégal dans les relations, qu'il soit évident, latent, économique, politique, matériel, etc. Cette relation inégale de dominant/dominé va se dissimuler selon les périodes sous les termes en conflit de sécurité/risque, tradition/modernisme, progrès/stagnation, où il nous faudra évaluer la part de l'idéologie occidentale, puisque enfin, la raison d'être de notre recherche est l'analyse régionale et l'aménagement de l'espace.

Nous passerons à l'examen des autres termes que nous serons amenés à rencontrer dans l'étude de la périodisation. Mais nous ne voudrions pas oublier de souligner que la territorialité et la temporalité, qui sont des éléments propres à une culture, vont être complètement bouleversées et que tous les éléments de la variable colonisation agissent dans le temps, mettent un certain temps à être absorbés ou à agir plus ou moins longtemps selon les espaces.

La périodisation comme la colonisation sont sujettes à la forme de la communication et au temps nécessaire à sa diffusion. Nous essaierons de voir au cours des périodes quelles vont être les formes de la colonisation, sa diffusion spatiale, son intensité, son volume, son importance, sa durée, les véhicules qu'elle emprunte, les lieux où elle se concentre en tant que message et effet, l'idéologie qui la voile, ses rapports avec l'information et les différents types d'informa-

(1) J. KRISTEVA, La mutation sémiotique, in *Annales*, 6, 1970.

(2) H. BRUNSCHWIG, Essai sur le vocabulaire usuel de la politique coloniale, in *Cahiers d'Etudes africaines*, 1, 1960.

tions, ce qui nous permettra d'approcher une description de ces réseaux de diffusion.

Quels sont les éléments qui, cette fois, vont jouer dans la forme qu'a prise la colonisation à son *impact*. Retenons ce qui a été dit en haut quand nous parlions du passage d'un sous-système à un autre sous-système :

- les mentalités;
- les idéologies et théories politiques;
- les structures politiques : quels sont les groupes dynamiques de la pyramide sociale, leur éloignement des centres de décision, leur intégration, l'administration, son poids, son attitude, etc.;
- la position du pôle par rapport aux autres pôles métropolitains et donc sa politique extérieure;
- l'orientation de l'économie, les doctrines économiques, les modèles de production et de consommation;
- les éléments humains de la colonisation, les individus, les groupes moteurs : économiques (compagnies), religieux (les Quakers de Pennsylvanie), institutionnalisés (l'armée, le fonctionnaire);
- la volonté du colonisateur : assimilation et/ou exploitation;
- l'administration coloniale et ses techniques, ses buts immédiats;
- les moyens de communication et de transport;
- la condition de l'espace : accessibilité, vide, peuplé, riche, fertile, etc.;
- les structures politiques de l'espace colonisé;
- les structures sociales avant l'impact et pendant l'impact;
- le niveau technologique;
- etc. La liste restant ouverte pour l'instant.

COLONISATION ET PÉRIODISATION

S'il y a bien relations commerciales entre l'Occident et l'Orient, nous ne pouvons pas parler encore de colonisation pour la période qui s'étend jusqu'à la fin du xv^e siècle (passons sur la colonisation ponctuelle urbaine d'Amérique).

C'est seulement à la fin du xv^e siècle avec les grandes découvertes, les conquêtes américaines, et la formation d'un capitalisme commercial, qui a pour base le commerce avec les pays lointains, et l'exploitation des nouveaux espaces que les sous-systèmes de colonisation vont se constituer.

Périodes A-B : 1500-1750

A la fin du xv^e siècle, les conditions sont favorables à l'éclosion du phénomène colonisation.

L'individualisme de la Renaissance, les structures communautaires médié-

vales caduques, une société désorganisée qui n'impose plus de règles, favorisent l'apparition de ces « héros », grands voyageurs ou grands conquérants pour qui la liberté se trouve dans l'action, et qui cherchent la richesse pour mieux s'épanouir ici-bas. Dans cette ligne de libération, on va de la Réforme à la liberté économique, puisque les actes devant Dieu seront rendus à une activité terrestre. De la Renaissance et de l'absence idéologique d'une morale transcendante, on suit la voie qui mène à une doctrine économique comme le mercantilisme et à tous les développements. Système d'unification dont l'échelle devient l'Etat (la ville s'efface devant l'Etat organisateur), cadre d'action pour les grosses compagnies manufacturières à volonté coloniale.

Système de puissance où l'Etat est donc fin en soi et où l'armée qui assoit cette puissance doit être payée avec l'argent obtenu par le commerce. Système douanier protectionniste qui permet de garder le numéraire. Système monétaire et enfin, conception de la société. Liberté neuve et liberté économique, mais aussi amoralisme car ce monde économique a pour loi la force, sans avoir à rendre compte à des instances extra-terrestres, esprit scientifique et rationalisme. Dans ce nouveau monde, les héros dont la Renaissance va favoriser l'éclosion vont se trouver libres de se réaliser et prêts à de grandes entreprises (1).

Cette période voit s'épanouir deux formes de colonisation et plusieurs sous-systèmes de colonisation suivant les conditions de l'espace sur lesquels elles s'exercent.

L'Afrique voit se réaliser le type le plus parfait de la *paléocolonisation*. C'est le premier degré de la colonisation. A sa base, nous trouvons déjà la relation défavorable à une des parties liées par une activité économique; ici, le *commerce* qu'il soit de traite ou de troc. Relation défavorable instituée par l'économie des pôles, qui a permis la mainmise sur les réseaux commerciaux et l'appropriation de biens précieux imposés plus tard comme norme de la richesse aux espaces dominés. C'est aussi la diffusion de l'innovation par l'intermédiaire du commerçant. Dans la paléocolonisation, l'expansion commerciale précède le domaine de l'occupation militaire (exemple : à Java, la nécessité de protéger les terres à épices mène à la colonisation territoriale).

Territorialement, la paléocolonisation est ponctuelle : les factoreries, lieux d'échanges des produits exotiques recherchés se confondront avec les comptoirs qui se livrent exclusivement au commerce avec le règlement mercantiliste du xvii^e siècle. Les marchands constituent un groupe économique bien distinct des soldats ou encore des colons qui vont occuper les terres vacantes dans le

(1) F. MAURO, Le xvii^e : Stabilisation et absolutisme (1610-1725), in *Histoire universelle*, Bibl. de la Pléiade, 1962.

sud de l'Afrique. Les populations côtières deviennent alors des populations marchandes, qui tiennent à leur monopole et où la politique des chefs aura comme but essentiel la conservation du monopole. Des groupes ethniques entiers vont ainsi connaître une prospérité et être touchés par les innovations techniques européennes. Le même phénomène se retrouvera chez les Macaristes au Japon. —

Exclusivité nationale ou tentant de l'être, la traite ou la troque nécessite une organisation : territoriale (fortins) ou politique (traités de commerce ou déjà de suzeraineté politique comme on en trouvera en Indonésie à Java).

Touchons un mot de la traite. Elle va exister en Afrique dès le xvi^e, se poursuivre au xvii^e, prendre toute son ampleur au xviii^e jusqu'au milieu du xix^e, porter sur 18 à 24 millions d'hommes, et avoir des conséquences qui pèsent leur poids encore de nos jours comme le dépeuplement et l'appauvrissement des arrière-pays, et la relative prospérité et peuplement des côtes. L'instauration de troubles sans fin, entretenus par les négriers, la désorganisation des marchés locaux, la désorganisation des structures politiques en sont quelques traits. Son importance économique sera énorme puisque aussi bien elle fera l'objet des clauses d'un traité entre l'Angleterre et le Portugal... Par le troc et le commerce en général, nous verrons se constituer une bourgeoisie indigène dont la richesse aura un tout autre but que pour la bourgeoisie européenne mais qui a un rôle économique indiscutable. Néanmoins, l'Afrique ne sera que le support des entreprises coloniales européennes en Amérique et en Asie (traite et les ports servant d'escales).

En Asie, nous trouvons la même paléocolonisation jusqu'au xviii^e sauf en Indonésie. Il n'y a pas de conquête territoriale, mais captation des réseaux commerciaux et vente de services.

En Amérique latine, la situation est tout autre. Il y aura conquête territoriale, installation d'une administration pour gérer ces conquêtes et, après le pillage, constitution d'espaces à structures politiques bien définies. La colonisation sera basée sur des liens économiques exclusifs et inégaux avec le pôle d'où sont issus son peuplement et/ou son administration. Ce principe est à la base de toutes les formes de colonisation proprement dite quelles qu'en soient par ailleurs les variantes dues à l'espace et à son occupation ou à l'organisation politique reliant la métropole à la périphérie.

Avant la conquête espagnole, nous nous trouvons devant des sociétés en pleine désorganisation et qui sont bien moins développées techniquement que leurs envahisseurs. Les innovations techniques vont être considérables pour ces sociétés mais, fait majeur, la colonisation guerrière, pillarde, surimposée, va produire un nivellement apparent de ces sociétés qui se trouvent chacune à des stades différents. Autre trait commun comme conséquence de la conquête : le dépeuplement dû à des causes diverses.

Cependant, on distingue tout de suite deux types de structuration politique de l'espace : dans les sociétés à organisation précoloniale élaborée, soumise à une autorité centrale, on va voir se réaliser une civilisation mixte à dominance européenne associée à des groupes ethniques repliés sur eux-mêmes. Les innovations, qu'elles soient politiques, techniques ou sociales vont se diffuser rapidement par les réseaux constitués déjà à l'époque précoloniale qu'ils soient hiérarchiques, ou spatiaux... La présence des villes est importante comme centre du système innovateur. Dès le xviii^e siècle, les propriétés vont se replier sur elles-mêmes et constituer autant de petits Etats usurpant les droits régaliens et échappant à l'autorité de l'administration centrale.

Prenons le cas du Mexique. Dès le début de la conquête et à cause de l'extrême mobilité du colonisateur, les foyers d'innovations sont dispersés et en 1573 regroupés administrativement. Tout de suite, les officiers royaux deviennent les grands propriétaires. A partir de 1575 déjà, il y a décentralisation mais la propriété du sol remplace le droit d'usage, les grands propriétaires deviennent indépendants. La périphérie se replie sur elle-même : les *estancias* se transforment en *haciendas* et renoncent à la spécialisation. Les Indiens deviennent des péons. Les agriculteurs indiens sont intégrés dans cette économie domaniale européenne où les circuits sont monopolisés par les Européens soit sous forme de communautés et villages, soit sous forme de classe exploitée : le sous-prolétariat des péons. Les réseaux de domination étant déjà établis, les Espagnols s'en servent et en créent de semblables...

Dans les sociétés non étatiques, à très bas niveau technologique qui sont celles de l'Amérique du Sud non andine et du Nord, l'organisation lignagère n'a pas créé ces réseaux de communication, il n'y aura aucun relais, aucun point permettant de diffuser le message politique de la colonisation, et nous assisterons à une extermination et à un refoulement de ces populations. Les grands domaines seigneuriaux vont tout de suite se construire sur l'esclavage.

L'Amérique du Nord présente un tout autre aspect ; la colonisation territoriale est essentiellement de *peuplement*. Avec cependant un trait très important qui n'existe pas dans le monde néo-hispanique : l'organisation politique et administrative de l'Amérique latine est rendue facile par les structures politiques castillanes royales de la fin du xv^e siècle. Les territoires d'outre-mer seront toujours considérés comme un *prolongement de la Castille*. Alors qu'en Amérique du Nord britannique, les nouvelles sociétés créées, *démocraties de fait*, seront considérées comme des vassales économiques et politiques de la métropole, liées à elle par un pacte colonial. Or, les sociétés qui vont occuper l'espace de façon continue l'exploitent et l'organisent elles-mêmes. Défricheurs et colonisateurs du sol, elles reproduisent l'Amérique initiale des pionniers (un siècle et demi plus tard qu'en Amérique du Sud) avec lenteur, mais sur un espace qu'elles occupent en le rendant au préalable

vide culturellement. Fortement structurées et homogènes grâce au refoulement des Indiens et à la religion, elles ne présentent pas ces *fossés technologiques et conceptuels* que l'Amérique latine voit s'établir entre ses conquérants et ses autochtones.

Période C : 1750-1850

Avec la période précédente, nous avons vu s'opérer la mondialisation des échanges par la volonté des Européens et l'établissement des réseaux de diffusion de l'innovation. Cette deuxième période va être le témoin de deux sortes d'actions : l'Amérique va conquérir son indépendance politique pendant que l'Asie va assister à la conquête de l'Inde par les Anglais et à la mainmise néerlandaise sur l'Insulinde.

Pendant ce temps, excepté pour l'Afrique australe et l'Afrique du Nord, le sous-système de colonisation africain ne changera pas. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle qu'il se transformera intégralement. Trait majeur de cette période : la relative lenteur de la communication, son caractère ponctuel, la non-existence des relations entre périphérie et centre.

En Indonésie, le processus entamé à la période précédente s'achève.

Du monopole commercial, on passe à un début de colonisation politique. Les Hollandais qui ont conquis un port (Batavia, 1617), achètent peu à peu les îles afin d'y établir leur souveraineté. Il y a établissement de routes commerciales, et accaparement des anciens réseaux. La protection des terres face à une colonisation britannique, le souci du profit, conduisent à une mainmise européenne sur les plantations d'épices par le biais de divers moyens comme l'endettement des planteurs vis-à-vis des compagnies. L'esclavage vient à l'appui de ce mode de production. A cette époque les compagnies jouent un rôle politique afin de favoriser le commerce. Ce sont leurs actionnaires qui sont au pouvoir en métropole. A la fin du XVI^e siècle, la colonisation territoriale et politique est achevée. Ce sont les relations entre métropoles et non en fonction des sous-espaces eux-mêmes qui l'ont dirigée. Alors, commence la dissociation des éléments du réseau serré centre-périphérie. Les agents individuels remplacent les compagnies, agissent pour leur propre compte.

Ensuite, il va y avoir restructuration de l'espace politique mais cette fois-ci par l'entremise de l'Etat qui devient le grand organisateur. La ville, la capitale administrative devient autonome du centre des affaires. Malgré l'unification territoriale, la trame de la colonisation reste lâche : c'est l'armée et l'administration qui en sont les véhicules, non les colons. De plus en Indonésie, le trait qui va différencier ce sous-système des autres est l'introduction du *travail forcé*.

Aux Indes, il y a également paléocolonisation puis *colonisation territoriale* conduite par quelques individus à partir des villes côtières, que l'Etat suivra

quand l'intérêt stratégique de ces espaces se fera sentir et pour protéger les réseaux commerciaux, et sans accroissement démographique. C'est à partir de ces réseaux commerciaux existants que va se diffuser le message militaire de la colonisation, celui-ci précédant la mise en place de centres secondaires, tertiaires, etc. Les réseaux gardent leur forme solaire; le contenu économique du message et sa forme qui est la mainmise territoriale ne sont pas encore trop forts pour le réseau. Et quand même la périphérie regimbe, les moyens de transports lents et ponctuels et dont le centre dispose exclusivement empêchent les mouvements centrifuges de se propager de point périphérique à point périphérique. Le centre garde toute son importance et son pouvoir de décision. Le centre est en métropole et à ce qui jouait en faveur des centres secondaires vis-à-vis de la périphérie va cette fois-ci agir à ses dépens : perte d'énergie dans la transmission du message, déformation du message, etc. Le véhicule du message qui était le *marchand* va progressivement devenir le soldat et l'administration avec pour conséquence une ossification des réseaux qui leur permettra mal de fournir des réponses adaptées aux situations périphériques. Par contre, si la colonisation ne semble favoriser que les relations de centre à périphérie, son action va englober et donner une certaine unité politique à des ensembles territoriaux qui n'en avaient guère auparavant. Ce phénomène joue à plein au moment de la décolonisation.

Vers la fin de la période, pour les Empires constitués, la périphérie gagne une certaine indépendance par rapport au centre qui est la métropole. On assiste au déclin du monopole des compagnies coloniales à charte concurrencées par leurs propres agents.

On assiste au même processus aux Indes orientales, occidentales, en Afrique portugaise. La métropole cesse pour le commerce d'être le centre primaire pour devenir l'ordonnateur du système.

On voit dès le début de ces phénomènes centrifuges que le contenu commercial de la colonisation, s'il est seul à agir, provoque très rapidement l'éclatement du système unisolaire, et de la part de ses véhicules mêmes. Alors que lorsque le message de la colonisation est administratif ou militaire, il pèse et constitue des réseaux bien plus résistants (mais moins souples) car il hérite du poids des structures métropolitaines dont il prend la forme. Les phénomènes centrifuges peuvent également provenir du centre et non plus être directement issus de la périphérie même : les changements idéologiques en métropole vont affecter le message entier diffusé au réseau sous sa forme : on ne peut nier le rôle de la révolution technique anglaise et de la révolution politique française dans la disparition de l'esclavage. Libération qui servira à la prochaine période les intérêts des industries et des grands propriétaires fonciers d'Amérique latine.

Les réseaux de communication qui se constituent s'établissent, nous

l'avons vu, à partir des villes côtières. La forme des réseaux est donc irrégulière. Mais cette époque va voir l'implantation de villes intérieures sur les fleuves qui précèdent ou suivent de peu la colonisation et l'implantation territoriale. Les réseaux urbains et les réseaux de la colonisation sont les mêmes. Les villes vont aider à contrôler l'espace, mais comme elles sont de faible importance, l'espace contrôlé reste réduit. Cependant, à cette époque, les villes n'ont qu'une fonction unique qui est celle de transfert. Elles n'ont pas de fonction d'accumulation ce qui est une conséquence directe de la forme du système solaire de diffusion de l'innovation. Elles sont le lieu où s'exercent les effets de polarisation et vont peu à peu s'inclure dans les Etats que constitue la colonisation. Urbanisation, colonisation, début du processus de formation des Etats vont de pair.

Au début, les Anglais laisseront le pouvoir politique aux chefs traditionnels et la Compagnie des Indes prendra en charge les finances. En 1758, c'est la fin de l'Empire moghol. L'Inde est unifiée sous régime britannique.

Jusqu'à-là, la balance des comptes était favorable à l'Inde. Les prélèvements de capitaux par les Anglais, l'introduction du machinisme qui donne une avance technique à l'Angleterre affaiblissent l'Inde. Il y aura déséquilibre dans la société indienne, avec un gonflement du secteur primaire et disparition de l'artisanat. Les liens avec la métropole deviennent de plus en plus contraignants et forts.

Cependant qu'en Amérique, il va y avoir révolution et l'Amérique britannique va devenir indépendante à travers deux guerres. Le statut de colonie, empêchant les Etats de commercer librement, est la cause réelle du conflit. Les milices des jeunes colonies se sont essayées à la guerre, les Anglais ne sont plus sentis comme nécessaires. Le problème du consentement à l'impôt va faire se cristalliser les mécontentements. La question qui nous préoccupe alors est celle-ci : comment l'Union construite sur des bases fragiles ne s'est-elle pas disloquée dans la poussée vers l'Ouest ? A ceci, nous pouvons répondre que la progression territoriale et politique — continue, c'est ce que nous avons déjà vu plus haut —, s'est faite au moment de la révolution des transports et que le nouveau réseau établi a pu supporter une charge plus forte puisque les véhicules devenant plus perfectionnés, les distances devenaient donc moins contraignantes.

Dans le cas des Etats de l'Union, l'indépendance politique a été doublée d'une indépendance économique. Les ressources intérieures, le haut niveau culturel et technique des arrivants, la main-d'œuvre nombreuse et qualifiée, le fort peuplement relatif des zones anciennement colonisées, l'esprit des pionniers protestants, apparu rapidement comme norme avec son individualisme et sa libre-entreprise, l'absence de guerres et de ses revers permettent

une industrialisation précoce. La guerre de Sécession précipite le développement de la société américaine.

Avec la scission entre l'Espagne et le Portugal, cette période montre le partage de l'Amérique du Sud en deux sous-systèmes à évolution différente.

Le Brésil, qui présente comme les Etats-Unis un fond de colonisation continu, devient une vraie colonie, dépendant étroitement de ses relations avec le Portugal, sa balance des paiements devant rester déficitaire. Il ne sera pas morcelé du fait de son indépendance.

Par contre en Amérique hispanique, la colonisation ne s'est pas inscrite dans la réalité géographique. L'indépendance va être le fait de l'aristocratie créole et, en partie, de la population métisse. Toutes les conditions intellectuelles sont réunies : universités, écrivains. L'Amérique latine vit au siècle des Lumières. Il y a de nombreuses relations entre Créoles et Yankees, tout nouvellement libérés des Anglais. Du fait des guerres napoléoniennes, le commerce transatlantique est perdu pour l'Espagne. La révolte est spontanée. L'aristocratie créole va prendre le pouvoir avec, pour conséquence immédiate, le morcellement de l'Empire. L'indépendance est achetée au prix de l'unité. Le morcellement politique correspond à la mosaïque des noyaux de peuplement mal raccordés. Vers 1850, les anciennes colonies espagnoles se trouvent devant des problèmes qu'une bourgeoisie absente ne pourra aider à résoudre des fossés culturels et techniques infranchissables à l'époque et n'ont pas de capitaux autochtones.

Conséquence : la prochaine période verra la naissance d'un autre sous-système de colonisation qui sera le *colonialisme économique*.

Période D : 1850-1880 / 1945-1950

Si c'est à la période précédente que se creuse le fossé technique entre Europe occidentale et le reste du monde, c'est durant la période qui s'étend de 1850-1880 à 1945-1950 que le décalage entre pays-pôles et sous-espaces dépendants s'accroît définitivement.

Trois causes principales :

- en drainant et en faisant produire par les colonies les biens nécessaires à la métropole, on provoque des bouleversements économiques, sociaux et politiques;
- en offrant un modèle uniforme et industriel de croissance;
- en imposant ce modèle de croissance économique peu rattrapable pour des pays sous-peuplés, appauvris, inclus dans le système commercial mondial commandé par la demande des pays-pôles.

Pour le domaine qui nous intéresse, c'est à cette époque que la colonisation territoriale et politique va prendre une ampleur mondiale, mériter l'appellation

d'*impérialisme colonial* et que la rivalité entre puissances coloniales atteindra son point culminant. Dans tous les sous-espaces où elle s'exerce, elle va prendre la même forme, les mêmes véhicules, mais aussi transformer le plus profondément le paysage humain et imposer des cadres indélébiles à la formation ultérieure de l'espace : je pense ici en particulier au découpage administratif de l'espace en Afrique dont G. Sautter dit à bon escient « ... des réalités physiques ou humaines antérieures au découpage administratif se reflètent en quelque sorte dans la carte des divisions et des chefs-lieux; soit à l'inverse, que des unités instituées de toutes pièces et des localisations de hasard aient fini, à force d'exister, par prendre une consistance et une signification géographique » (1).

Simultanément, la colonisation va accentuer les inégalités dans le peuplement.

C'est l'époque où les idéologies justifiant la colonisation directement ou indirectement prennent une forme dynamique; il s'agit non plus comme à l'époque précédente, de justifier l'esclavage ou la dépossession, mais de mener ces pays à un niveau plus élevé de « civilisation ». Jamais, pourtant, le décalage entre les discours et la réalité n'est plus grand, les méthodes de coercition plus développées puisqu'elles auront le soutien de la structure administrative, le cautionnant en retour. L'attitude du colonisateur envers le colonisé sera à des exceptions brillantes mais rares (et qui nous sont parvenues grâce à la bonne volonté des colonisateurs, ce qui incite à la méfiance) — *mutatis mutandis* — homologues à celle que les classes possédantes féodales pouvaient avoir envers les paysans avant la Révolution française. Paternalisme associé à une exploitation maximum en vue du plus grand profit. Malgré les vestiges imposants de l'histoire de la péninsule indochinoise, cette même attitude va se retrouver en Asie.

Cette période se terminera après la seconde guerre mondiale avec des phénomènes très nets de rupture dans les sous-systèmes constitués. Passons en revue, très rapidement, les causes de ces ruptures : de nouveaux types de support des forces externes vont disparaître : les télécommunications, les avions long-courriers, les techniques de diffusion, les modèles de consommation, de contrôle des mécanismes économiques qui rendront évident le prix trop élevé payé pour une domination territoriale face à de nouvelles générations élevées à l'école européenne et qui veulent prendre le relais de la domination politique. Cette nouvelle génération, qui a bénéficié de l'école administrative pour indigènes et a pu y aller, ne souffrant plus cette fois de l'opposition des chefs coutumiers comme c'était le cas auparavant ou qui s'est rendue à l'étranger et en rapporte les théories politiques libérales ou marxistes. L'ab-

(1) SAUTTER, *De l'Atlantique au fleuve Congo*, 1966, p. 188.

sence sur la scène économique des grandes puissances mobilisées par la seconde guerre mondiale va forcer les sous-espaces dépendants à répondre eux-mêmes à leurs propres besoins et à rendre caducs, par la force des choses, les pactes coloniaux.

Revenons au début de notre période D; tous les sous-espaces vont être partagés, prospectés et exploités. Les historiens donnent les raisons de cette orientation hors pays-pôle. En théorie, l'Afrique est partagée à Berlin en 1885, et organisée pour répondre aux besoins des métropoles. Face à la colonisation s'appuyant sur l'armée, les ethnies et les quelques royaumes africains ne peuvent opposer qu'une faible résistance et se retrouveront dans les cadres d'une organisation administrative et juridique artificielle qui expliquera certaines des difficultés de la colonisation. Avant de voir les mécanismes de fonctionnement des réseaux d'information, nuançons, pour l'Afrique toujours, le jugement qui donne des mobiles uniquement économiques à la conquête des pays d'outre-mer. L'expansion 1880-1885 est essentiellement politique. La France était vaincue, l'Angleterre en position de repli; ce n'est que vers 1895 que les facteurs économiques commencent à peser sur les choix politiques. Déjà, en 1874, dans le livre de P. Leroy-Beaulieu, *La colonisation chez les peuples modernes*, on trouve l'idée d'une colonisation des capitaux mais l'auteur passait pour précurseur. Les grandes sociétés concessionnaires qui vont installer leur réseau d'exploitation parallèlement au réseau administratif vont vulgariser cette idée. C'est à cette époque que l'impérialisme colonial commence ses spéculations à terme, différant en ceci du mercantilisme commercial de l'époque précédente qui spéculait au comptant; ceci rendu possible par la stabilité de la mainmise territoriale et les conditions bancaires des métropoles.

C'est également la période où naît la notion d'impérialisme colonial qui « ... se définit par un nationalisme expansionniste (de la part de pôles) assorti de l'exploitation de capitaux à la recherche de profits de l'exploitation des ressources nouvelles pour le plus grand bien des colonisateurs et des colonisés » (1).

À cette époque, parallèlement à la mise en place des voies de communications, la métropole installe les institutions, les hiérarchies et la bureaucratie, édifie le sous-système de colonisation qui va lui permettre d'assurer son emprise territoriale et économique; administration, scolarisation, évangélisation, armée, impôts, travail forcé sont les différentes formes que vont prendre les forces externes pour remodeler ces anciennes sociétés où les traditions et les institutions visent à une survie de groupe; d'un groupe qui vit sur une certaine conception des rapports avec la nature. La colonisation et l'organisation coloniale les considèrent comme des obstacles et s'ingénieront

(1) J. CHESNEAUX, *L'Asie orientale aux dix-neuvième et vingtième siècles*, Paris, 1966.

à les détruire quand elles le pourront. Quel est l'impact sur ces sociétés traditionnelles ? Dans celles où il existe des structures politiques évidentes, la colonisation va, soit les détruire, soit les méconnaître, soit les utiliser, et dans ces trois cas, changer complètement l'organisation sociale et politique des sous-espaces, créant un vide qui sera exploité par les jeunes générations d'après 1945.

Quand l'organisation lignagère ou politique est conservée, on assiste à un dédoublement des relations de domination où, fatalement, l'organisation indigène est défavorisée quand ce ne serait que par des considérations racistes très puissantes dès cette époque. La nouvelle stratification sociale qui s'instaure est influencée par les rapports de domination entre colonisateurs et colonisés et aussi par les distinctions ethniques entre dominants et dominés qui compliquent le jeu des forces socio-économiques. Les nouveaux statuts sociaux se basent sur la race avec, comme distinction importante, le rejet, ou non, au bas de la pyramide sociale des métis, l'attitude variant considérablement avec les puissances colonisatrices et les pays conquis eux-mêmes.

Autre impact dans ces rapports : les rapports colonisateurs-colonisés sont démarqués sur les rapports métropolitains qui existent entre classe possédante, exploités, mais aussi dans les rapports administration-administré comme nous l'indique Chesneaux (1). C'est la bureaucratie complexe des Français qui inspire la multiplicité des statuts des indigènes dans les territoires sous administration française.

Entre les Blancs, leur administration, leur économie de traite, et les anciennes hiérarchies reliées à des systèmes de relations traditionnelles basées soit sur le lignage, l'occupation du terroir, soit sur la clientèle et assises sur des systèmes symboliques qui constituent leur identité sociale, va s'affirmer un groupe nouvellement formé qui a un pouvoir réel fondé sur une économie importée, qui aura le premier adopté les valeurs occidentales, ne serait-ce que superficiellement par l'école ou par l'armée. Entre la compromission, la soumission des élites ou leur disparition, la voie étroite de l'adaptation des anciennes classes dirigeantes passe donc forcément par le monde de l'éducation occidentale uniquement par le fait de volontés individuelles. Fait intéressant, c'est rarement que ces anciennes élites se tournent et réussissent dans le monde des affaires (exception faite du Japon où c'est la volonté de l'Etat qui a décidé de l'orientation du pays tout entier et pris en charge toutes les dépenses de constitution de l'infrastructure), comme si le mode de production capitaliste basé sur le profit et les réinvestissements de ce profit dans les entreprises s'assimilait mal dans des sociétés où la notion de surplus et des utilisations était fondamentalement différente. Ces anciennes élites n'ont

(1) J. CHESNEAUX, *op. cit.*

cherché qu'à retrouver leur place traditionnelle dans un nouvel appareil administratif et les professions libérales, indiquant par là qu'un savoir neuf pouvait s'assimiler mieux que la compréhension des infrastructures économiques nouvelles.

En Afrique, la confusion ou la méprise entre chefs de terre et chefs politiques est fréquente. En outre, on bouleverse le système en s'appropriant des terres et en introduisant la notion de nue-propriété là où elle n'existait pas. Mais c'est seulement à la période suivante que les transformations vont jouer un très grand rôle dans la composition de la population urbaine et dans la création d'un paysannat riche.

La colonisation qui détruit les états et les économies de ces sociétés pour les remplacer par des colons s'appropriant le commerce empêche alors la création d'une bourgeoisie indigène dont le rôle est essentiel. Celles qui existaient ont été détruites ou annihilées (Congo, Sierra Leone).

Outre les migrations massives consécutives aux grands travaux d'infrastructure des colonisateurs, à la déformation donc des rapports familiaux, la colonisation va s'essayer à briser les systèmes symboliques qui sous-tendent les sociétés traditionnelles et créer un choc culturel, les nouvelles religions africaines et la négritude étant des tentatives de réponse à ces bouleversements.

Les paysans de ces sous-espaces, déracinés, vont se diriger vers les villes et y grossir un sous-prolétariat urbain qui, à cette époque, est inorganisé. Mais l'espace traditionnel disparaît au profit d'une organisation de l'espace à l'occidentale, au bénéfice des Occidentaux. Même phénomène pour le temps. Cette période est celle de la destruction de ces sociétés traditionnelles quand elles n'avaient pas encore subi l'emprise territoriale occidentale. Se mettent déjà en place les nouvelles élites.

Que ce soit en Afrique ou en Asie, cette période qui est celle de la mise en place d'une hiérarchie exogène aux pays dominés va montrer des signes de faiblesse dans la transmission et la retransmission des messages : les révoltes sont nombreuses et seront réprimées. Les capacités de *feed-back* étant nulles, le système ne résistera pas au choc de la guerre de 1939-1945, malgré de nombreuses guerres coloniales.

Période E : 1945-1970

C'est la période de la *décolonisation*. Inde, Indonésie, Indochine, pays africains reprennent leur liberté politique. Les historiens nous ont déjà montré comment la guerre a protégé les industries autochtones de la concurrence métropolitaine. La guerre a également affaibli les nations-pôles sauf les Etats-Unis, mais ceux-ci ont tout intérêt à une décolonisation politique qui leur permettra de s'implanter sur des marchés jusque-là protégés. Mais dans le cas

de nos réseaux de diffusion de l'innovation, il y a complet bouleversement. Le système solaire devient plurinucléaire. L'information est massive et immédiate sans base territoriale. Elle se communique sans avoir à passer par un centre. Les pays dominés prennent conscience de leur identité différentielle et de leur existence nationale, et l'on assiste à des réactions en chaîne sans que l'externe puisse intervenir. La décolonisation politique se paie aux prix d'énormes concessions économiques et livre les pays dominés à une concurrence effrénée de la part des anciens et nouveaux pôles. Cela ne doit pas nous faire croire que ceux-ci vont bénéficier des meilleures conditions de développement. Le commerce mondial reste aux mains des pôles et se trouve être le meilleur instrument de contrôle de ces pays (cette mainmise sans colonisation territoriale existait déjà à la période A). Nous n'étudions pas ici le cas du bloc socialiste pour la simple raison que nous n'avons pas en main les renseignements suffisants. Pensons par exemple à la Chine, à son énorme potentiel humain dont nous ne savons que très peu de choses.

En fait, l'étude de cette période est l'étude de l'impact des forces externes sur les sous-espaces, avec pour dernier avatar des sous-systèmes de colonisation, le *néo-colonialisme*, sous-système qui se mondialise à cette époque ou *colonialisme économique*. « La mise en valeur coloniale a accentué les caractéristiques structurelles du sous-développement de cette région... qui est passée du stade de « réserves » primitives peu intégrées au système mondial à celui de véritables économies sous-développées, dominées, intégrées, au marché mondial » (1). C'est ce passage que nous voulons étudier avec toutes ses conséquences sociales. C'est notre travail prévu pour l'an prochain. Enumérons cependant quels seront les points qui retiendront notre attention. Dès le début, il faut faire une différence à propos du genre de vie entre milieu urbain et milieu rural en prenant toutefois en considération combien les limites entre les deux sont incertaines et les interactions, les mouvements d'échange entre les deux, nombreux. Le guide qui nous servira à démêler l'écheveau des faits sociaux et du perpétuel mouvement qui les diversifie et les change va être l'étude de l'adaptation des structures sociales aux nouvelles formes de production et de consommation. Ceci va, bien entendu, comprendre l'étude de la famille, des communautés villageoises, leurs structures anciennes, leurs transformations, leur décomposition, leur rôle par rapport aux instances économiques... En milieu urbain, prolétariat, sous-prolétariat et leurs liens avec les anciennes structures. A un niveau plus élevé, c'est à l'étude de la bourgeoisie, de son rôle dynamique ou non, de ses attaches avec les anciens sous-systèmes de colonisation qui lui ont permis de se constituer que nous nous attacherons ainsi qu'à la relation structurelle des hiérarchies traditionnelles

(1) S. AMIN, *L'Afrique de l'Ouest bloquée*, 1970, p. 15.

avec les nouvelles élites au pouvoir, ainsi que le passage de la parentèle à une communauté nationale. Avant d'en terminer avec les sous-systèmes de colonisation il me semble nécessaire dans la perspective du travail de l'an prochain d'essayer de clarifier certains termes utilisés couramment dans la littérature consacrée aux pays sous-développés. Celle-ci se divise en deux tranches : l'occidentale qui propose comme voie de développement une industrialisation à partir des pôles et à l'aide du capital fixé alors que l'Etat se chargerait, aidé par les pays développés, de l'aménagement de l'infrastructure. La socialiste soviétique, elle, prône une industrialisation accélérée avec une collectivisation de l'agriculture. Dans les deux cas, il s'agit de croissance économique et non de développement d'un pays dans le sens où la croissance reste de nature quantitative et ne propose qu'une voie européenne à ces pays dominés. Cette primauté donnée à la croissance, cause un appauvrissement et une crise des rapports sociaux essentiels, un vide même qu'il sera difficile à combler. En arguant de la croissance indéfinie on va masquer les mécanismes économiques de l'exploitation. Cette fixation sur l'économique, montrant un but qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on l'approche fait que les classes ne s'affrontent pas puisqu'on leur propose le progrès comme objectif commun et le mirage de la croissance remplace les contraintes de la colonisation. Le développement est tout autre chose; il propose un enrichissement, une création de nouveaux rapports sociaux, de valeurs, d'idées, de façons de vivre complètement indépendantes du genre de vie industriel et occidental, contraignant et réducteur. De nouveaux besoins sociaux émergent, les besoins urbains par exemple que nous ne pouvons plus négliger, si nous voulons tenir compte des réalités de l'espace. Contrairement à la croissance homogénéisante, le développement doit établir le droit aux identités culturelles, religieuses, ethniques... C'est cette orientation qui doit nous guider : ne pas céder à la tentation de ramener tout à un schéma, une idée, une direction. La mondialisation des sous-systèmes de colonisation à partir de 1850 et surtout en 1945 suivant la mondialisation des échanges, et précédant une tentative de mondialisation des formes de la production ne doit pas nous amener à négliger dans notre travail tout ce qui rappelle les particularités de chaque sous-espace. C'est dans cette optique que travaille G. Myrdal lorsqu'il parle des abus de l'eurocentrisme et qu'il propose une approche institutionnaliste dépassant l'économique pur et axé sur la globalité du fait socio-économique et politique. Il faut dénoncer comme néfastes à toute étude, les concepts et la méthodologie élaborés à destination du Tiers Monde. Alors, l'histoire devient opérationnelle et mène à une typologie des voies de développement.

La décolonisation, et ici nous citons l'opinion de J. Chesneaux qui déclare qu'elle est « le dernier avatar, le dernier refuge de cette interprétation eurocentrique », commence par l'étude du vocabulaire de nos chercheurs lorsqu'ils

étudient les faits sociaux du Tiers Monde, ce que M. Augé (1) démontre lorsqu'il parle de l'analyse européenne de concepts à partir de leur utilisation européenne et qu'il conclut que cette démarche mène à une réalité faussement unifiée et qu'en fait le mot progrès sert à dissimuler une certaine idéologie.

Mais si une décolonisation du vocabulaire, des concepts, et de la méthodologie est nécessaire, ne donnons pas dans l'excès inverse et ne négligeons pas l'influence européenne dans les théories comme la négritude ou le *black power*. La réanimation du passé traditionnel qui est phénomène observé partout n'est pas particulier aux espaces dépendants. Il ne l'est que s'il est associé au nationalisme et encore pas toujours. S'il est recherché d'une identité de l'interlude colonial, il est également refus :

- D'une culture basée sur la primauté de l'industriel;
- D'une culture étrangère prise au niveau des biens de consommation superficiels qu'ils soient matériels ou intellectuels. Il suffit de regarder les efforts des Africains pour faire coïncider la réalité socio-politique avec les schémas d'analyse marxiste.

Et quand même le rejet des séquelles du colonialisme intellectuel serait intégral, les réseaux de communications subsistent en partie; ils dépendent encore des pays-pôles tout comme la nécessité de se définir contre et par rapport au monde blanc. Sans pays-pôles, y aurait-il un Tiers Monde conçu comme une totalité ?

Comme exemple des séquelles de la colonisation, nous prendrons le problème linguistique.

Le problème de la langue et du langage est inséparable de la colonisation et des formes qu'elle a pu prendre depuis le XVI^e siècle. Quels qu'aient été la nature du sous-système et son but, la communication a toujours été nécessaire et nous avons pu constater l'homothétie des problèmes linguistiques avec les autres problèmes coloniaux. Rappelons les hypothèses vérifiées depuis un demi-siècle — de E. Sapir. Le langage joue un rôle dominant dans la formation et le contrôle de la pensée humaine. Il est une des plus grandes forces de socialisation de l'individu et il contribue à conditionner puissamment notre pensée à propos des problèmes et des processus en usage.

L'homme ne vit pas *seul* dans un monde objectif, ni dans le monde de l'activité sociale, de sorte que le « monde réel » de cet individu est en grande partie inconsciemment construit déjà dans les habitudes linguistiques du groupe. Le système linguistique d'une langue impose surtout une certaine forme aux idées, le programme et la fin des activités de la personne. Il est

(1) M. AUGÉ, Temps social et développement en Côte-d'Ivoire, in *Cahiers Orstom*, série « Sciences humaines », 5 (3), 1968.

l'intermédiaire nécessaire pour analyser les impressions reçues et faire la synthèse de l'activité mentale. Comme tel, il est un des schémas de perception sociale. Agissant inconsciemment sur l'individu, et son comportement social acquis dans ses premières années, exprimé en termes linguistiques, il agira en retour pour renforcer le comportement du sujet. Nous voyons dès le départ, l'importance de la prime éducation. Le choc provoqué par la rencontre de deux cultures a pris souvent des formes violentes et va se répercuter à deux niveaux, celui de l'individu et celui du groupe. La culture étrangère bénéficie de la force d'attraction donnée des deux seuls biens rares, la richesse et le pouvoir et va attirer ou forcer à entrer dans sa sphère les autochtones en proportion directe avec le degré d'intégration que réclament les rapports de production. C'est ainsi que les problèmes ethno-nationaux en Afrique sont très différents de ceux de l'Amérique latine.

Le véhicule qu'a pris la colonisation et qui est la langue n'a pu se diffuser comme nous l'avons dit plus haut qu'à l'aide des différentes formes que sont l'armée, la scolarisation, l'action missionnaire, chacun de ces termes secrétant son propre savoir, ses propres hiérarchies, sa propre organisation spatiale, se constituant en éléments hétérogènes, détruisant ou modifiant considérablement la vision naturelle et sociale de l'indigène. Pour ne citer qu'un exemple, les emprunts culturels externes peuvent détruire l'esprit du groupe en lui proposant de nouvelles ambitions qui peuvent être l'éducation, l'argent, la position de groupe (statut).

Les problèmes purement linguistiques dont nous allons parler très brièvement sont conditionnés par deux séries de facteurs : la première que nous avons vu plus haut et qui est le produit de la forme de la colonisation et de son âge, la seconde, de la résistance du langage autochtone à l'invasion. Nous fournissons ici simplement les éléments de la grille, que nous remplirons plus tard dans l'étude de cas prévue pour l'an prochain.

— Niveau 1 : la langue autochtone est victorieuse et il y a simplement introduction d'éléments nouveaux;

— Niveau 2 : quand il y a existence de deux systèmes linguistiques. C'est le cas le plus courant dans les situations d'acculturation. Prenons l'exemple des créoles ou du *pidgin english*. La langue autochtone ne peut subsister que si elle est l'instrument d'une communauté puissamment intégrée ou militairement importante ou commercialement influente. Le problème qui se pose est alors celui de l'adaptation des innovations dans le vocabulaire. Seules certaines langues peuvent le faire : exemple : le japonais. On voit ici le champ de recherche ouvert. Par exemple, en étudiant les changements dans les termes de parenté, on verra s'il y a également des transformations dans les relations familiales.

— Niveau 3 : le bilinguisme ou le multilinguisme. Le bilinguisme est une

transculturation partielle de l'individu et pose de très nombreux problèmes dont fait état une littérature spécialisée.

« Les mots les plus simples de la conversation courante ont peu de rapport entre eux quand on passe d'une structure linguistique où ils sont à leur place à une autre où cette place n'est plus la même et combien par conséquent le bilinguisme pose des problèmes quand il est le fait de sujets non acculturés, c'est-à-dire chez lesquels les structures et les réflexes qu'elles déclenchent ont été préservés dans une relative pureté » (1).

Nous pouvons constater qu'il y a une correspondance étroite entre ces trois niveaux d'adaptation linguistique et les types de réponse que les sociétés vont donner après la colonisation sous toutes ses formes. Décrivons rapidement les troubles qui peuvent résulter d'une acculturation ou d'une transculturation. Il y aura troubles et déformations quand la forme a une place différente dans les deux cultures, quand une partie de la forme d'un modèle complexe a une signification différente ou une position différente selon les cultures, l'observateur étranger donne au modèle tout entier la signification de l'élément isolé.

— Quand une forme dans une culture donnée B, identifiée par un observateur de culture A comme semblable à sa propre culture a une signification différente.

— Quand à même signification, on aura des formes différentes.

— Quand on aura la même forme, la même signification et une distribution différente.

Le problème se complique quand dans le pays il y aura des groupes arrivés à des niveaux différents, d'acculturation, décalages qui se renforceront en fonction du prestige qu'auront acquis ces groupes. Les élites se retrouveront parmi ceux qui parlent la langue du colonisateur qui les considéreront comme des interlocuteurs.

Comment forcer un autochtone à parler la langue de son colonisateur et lui faire accepter des traditions et des acquis qui ne sont pas les siens, ainsi qu'un langage explicatif d'un monde qui n'est pas le sien ?

Les problèmes linguistiques sont également inséparables des problèmes posés par la « décolonisation » ou la colonisation économique.

Nous retrouvons partout le même problème qui est celui d'avoir une langue commune à tous les groupes d'une nation formée dans les cadres fournis par la colonisation. Le cas de l'intégration des minorités ethniques n'est qu'une simple variante. Nation et langue ne coïncident pas toujours comme en Suisse ou en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais jusqu'à ce qu'une langue devienne le véhicule d'une littérature écrite, elle peut difficilement devenir une langue

nationale. Une langue littéraire, dans le sens linguistique du terme, n'est pas seulement celui de la production artistique, mais aussi celui des recherches scientifiques, des documents politiques, des *mass-media*.

Sans *mass-media* compréhensibles par tous, il ne peut y avoir nation et la nation c'est le seul cadre actuellement admis comme champ opératoire dans la lutte contre le sous-développement.

Par contre, toutes les langues nationales sont littéraires. Une langue littéraire devient nationale quand justement la nation s'est constituée. Il y a trois niveaux pour atteindre ce stade et qui nous permettront encore une fois d'analyser les possibilités de développement :

niveau 1 : langue utilisée pour les besoins normaux mais non par les *mass-media*;

niveau 2 : langue utilisée par les *mass-media* régulièrement;

niveau 3 : langue utilisée pour une recherche originale dans les sciences physiques (Ferguson).

En fait, ce qui conditionne l'extension nationale d'une langue, ce sont les mouvements de population (guerre par exemple).

Quand des langues coexistent spatialement, il faut donc voir, si il existe :

— une langue officielle et des langues mineures (surtout quand la langue officielle est celle du colonisateur);

— deux langues officielles;

— trois langues officielles ou plus.

Dans les deux derniers cas, on notera si la langue du colonisateur est présente, si les élites au pouvoir la pratiquent couramment, ont fait une école métropolitaine, etc.

Théoriquement, la langue officielle est la langue utilisée par le gouvernement, la politique et les activités culturelles. Ce qui exerce un tropisme positif en faveur de cette langue. Mais il y a encore d'autres facteurs :

— les contacts géographiques avec les autres groupes;

— la date d'installation du groupe;

— le degré d'intégration des groupes;

— l'âge : quel groupe rencontre les interlocuteurs d'une autre langue, compte tenu de l'importance capitale des premières années de socialisation;

— le milieu urbain - milieu rural.

Les problèmes posés par le bilinguisme sont donc nombreux. N'oublions pas le cas du bilinguisme larvé où les techniques et les sciences physiques (1) sont pratiquées dans une langue non officielle du pays.

(1) Seul biais permettant d'arriver au développement industriel.

(1) C. HAGEGE, A propos du français de l'Adamaoua, in *La linguistique*, 1, 1968.

Ainsi, le problème des anciennes colonies est à deux aspects puisque la langue officielle du gouvernement colonial est également le véhicule du savoir. La nécessité de garder le langage métropolitain, car il n'existe pas d'ouvrages scientifiques en vernaculaire, se heurte au nationalisme naissant indispensable, lui, pour consolider politiquement l'Etat et dépasser le niveau ethnique, quelquefois atteindre la multinationalité. Alors que la langue vernaculaire est reliée aux formes traditionnelles de la vie socio-économique et politique, la « nouvelle » langue est liée à la colonisation et peut favoriser le passage de la communauté de parentèle à l'Etat. Néanmoins, le nouveau « national » doit apprendre une autre langue, la logique d'une autre logique et se trouvera en but à des difficultés psychologiques d'une part dues à la transculturation et à un retard dans le domaine de la connaissance d'autre part, par rapport aux métropolitains.

Revenons à notre périodisation. Nous avons pu vérifier la valeur du découpage proposé par les historiens dont l'étude des sous-systèmes de colonisation vus par le biais de l'étude de la propagation des innovations n'a été qu'une première démonstration. L'année prochaine, grâce à elle, en confrontant notre travail avec ceux du groupe, nous pourrons choisir plusieurs cas, qui seront l'objet, dans le cadre de l'aménagement de l'espace, d'études au niveau régional.